

Supplément au SOP n° 204, janvier 1996

**“LA DECOUVERTE DE L’EGLISE  
A TRAVERS MA PROPRE VIE”**

Autobiographie spirituelle

Un exposé du père Cyrille ARGENTI fait dans le cadre  
de la Formation théologique des jeunes (FTJ)  
(Paris, février 1990)  
et publié par la revue *Orthodoxes à Marseille*  
(n° 52, novembre 1995) à l’occasion  
du premier anniversaire de son décès,  
le 21 novembre 1994

Document 204.B

## La découverte du Dieu vivant et de la réalité de la Résurrection

Je ne vous cache pas que le sujet qu'on m'a demandé m'a un peu intimidé. On m'a demandé de parler de la découverte de l'Eglise à travers ma propre vie. C'est la première fois que, comme sujet de causerie, je fais une sorte d'autobiographie. On a un peu l'impression de se déshabiller. Mais enfin, je vais essayer tout de même de dégager ce qui peut être l'aspect de découverte.

J'ai été baptisé dans l'Eglise orthodoxe, bébé comme la plupart d'entre vous. Mes parents n'étaient pas ce qu'on appellerait des pratiquants réguliers. Je peux vous en donner un exemple. C'était ma grand-mère qui, une fois par an, m'emmenait communier. Cela se passait en général en Semaine sainte. On me donnait la communion avant que la liturgie ne commence, puis on allait prendre le petit déjeuner, et puis on revenait "assister" à la liturgie. Vous voyez un petit peu, et cela se passait à peu près une fois par an. C'était à peu près la seule fois dans l'année où j'allais dans une église.

C'était à Lausanne, parce qu'à l'époque j'avais eu des problèmes de santé et je me trouvais là-bas. Mais alors, par contre, j'avais deux atouts : d'une part, ma mère était une éducatrice extraordinaire. Je crois pouvoir dire que, de toute ma vie, je ne l'ai jamais entendu mentir. C'était quelqu'un d'une très grande rigueur morale, non seulement dans ce qu'elle essayait de transmettre à ses enfants, mais aussi dans sa propre vie.

D'autre part, j'avais une gouvernante catholique, qui était très croyante. Et c'est elle qui, dès mon enfance, m'avait appris le *Notre Père* et la Salutation angélique <sup>1</sup> à dire matin et soir.

Quant à la liturgie, je me souviens que ma grand-mère, le dimanche, me faisait lire la liturgie dans la petite traduction que vous connaissez peut-être de Marie Rodocanachi, qui n'avait pas les prières qu'on disait à l'époque <sup>2</sup> à voix basse, mais juste les ecphonèses. Cela n'avait donc pas trop de sens, vous voyez, mais enfin, tous les dimanches, nous lisions cela ensemble.

Ce dut être à l'âge de treize ou quatorze ans que je me suis posé la question de savoir si Dieu existait. Et je me souviens que j'ai fait le pari de Pascal. On parlait de Pascal, à ce moment-là, dans mes études, et j'ai fait le pari de Pascal <sup>3</sup>. Ce fut donc un saut. C'était encore purement subjectif.

Un élément décisif est intervenu quand — je devais avoir à peu près dix-sept ans, entre dix-sept et dix-huit ans — je me suis trouvé impliqué dans une crise familiale très aiguë. J'avais

---

<sup>1</sup> On appelle ainsi la prière qui reprend les termes de l'ange lors de l'Annonciation : "*Réjouis-toi, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi*" (Luc 1,28), suivis de la salutation d'Elisabeth : "*Tu es bénie entre toutes les femmes et le fruit de ton sein est béni*" (Luc 1,41-42). Dans l'Eglise catholique cette prière est le "Je vous salue, Marie..." (NDLR du SOP).

<sup>2</sup> C'est-à-dire le texte même de toutes les prières de la Liturgie, dont on n'entendait, comme c'est encore le cas dans la plus grande partie du monde orthodoxe, que les clausules (ecphonèses) dites par le prêtre à voix haute : "Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire..." etc. (NDLR du SOP).

<sup>3</sup> Dans ses *Pensées*, Pascal écrit : "*Votre raison n'est pas plus blessée en choisissant l'un que l'autre (que Dieu est, ou qu'il n'est pas), puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant choix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter.*" Pascal cherche ici à convaincre son lecteur que l'option religieuse est un choix raisonnable (NDLR).

une décision à prendre, et toute la pression sociale, familiale, qu'on appellerait raisonnable, allait dans un sens. Je me souviens que je suis entré dans une église pour essayer de prendre une décision, et là j'ai décidé de faire ce que je pensais correspondre à la volonté de Dieu, qui était en opposition complète avec toute la pression sociale. Et puis, cette décision prise, tout s'est arrangé d'une façon merveilleuse.

Vous voyez, ce genre de petit incident est tout à fait bête à raconter, mais quand on le vit, on a l'impression vraiment d'une intervention divine, parce qu'on prend une décision non pas en fonction de ce qui est utile, de ce qui est le bon sens, de ce que l'on vous conseille, de ce que l'on a envie de faire, mais tout simplement parce que l'on croit que c'est la volonté de Dieu, et tout le cours des événements en a été changé, et j'ai eu l'impression, là, d'une intervention divine. Cela paraît bête à dire comme cela, mais quand on le vit assez intensément, l'engagement de la foi devient plus existentiel, plus vécu.

Et puis, quand j'ai été étudiant, je devais avoir dix-huit, dix-neuf ans, il y avait un prêtre non-orthodoxe qui avait organisé une sorte de mission dans une ville ouvrière, et il avait demandé à des étudiants de venir avec lui, et il m'avait dit : Toi, puisque tu es orthodoxe, tu devrais parler de la Résurrection. Moi, je ne savais pas, à l'époque, que les orthodoxes étaient plus particulièrement doués pour parler de la Résurrection, plutôt que les autres. Et donc, je fus chargé de parler de la Résurrection du Christ à un groupe de garçons de quatorze, quinze ans.

Alors, je me souviens, je suis entré dans une église, et j'ai lu le récit de la Résurrection dans l'Evangile de Jean. Je ne sais pas si vous vous souvenez du passage : il y a Jean et Pierre qui sont réveillés le matin par Marie-Madeleine, qui leur dit que la tombe est vide. Ils vont en courant à la tombe. Jean, qui est plus jeune, court plus vite. C'est lui qui le raconte. Il arrive à la tombe, il n'ose pas entrer, il attend l'arrivée de Pierre. Et puis, quand Pierre arrive, ils entrent dans la tombe, et ils voient le linceul soigneusement plié dans un coin et les bandelettes soigneusement pliées dans un autre coin.

Quand je suis arrivé à ce point-là du récit, je me suis brusquement rendu compte que c'était le récit du témoin oculaire, que Jean nous racontait ce qu'il avait lui-même vu, et que, par conséquent, la Résurrection n'était pas une sorte de pieuse croyance. J'y croyais avant, mais là, elle m'est apparue comme une réalité. Et je dois dire que cela m'a profondément marqué toute ma vie, cette découverte que la Résurrection du Christ était un événement réel.

Puis, est arrivée la guerre, et en 1943 je suis entré au maquis. En mars 1944 j'ai été arrêté par la Gestapo. J'ai été libéré d'une façon absolument rocambolesque par un capitaine de gendarmerie qui a réussi à me faire transférer de la Gestapo à la gendarmerie sous prétexte que, lui, pourrait me faire parler. Il m'a donné un revolver et il m'a dit : Tu vas me tirer dessus ; tu vas tirer là, pas là ni là, parce que si tu me manques je serai complice ; dans le bras gauche, et puis tu sautes par la fenêtre. C'est ce que j'ai fait, et de là j'ai gagné la montagne.

J'ai senti là, pendant que je franchissais un col en hiver à 2500 mètres d'altitude, avec de la neige jusqu'ici <sup>4</sup>, je me suis senti porté par Dieu, d'une façon extraordinaire, sans avoir rien fait. Je n'avais rien fait pour m'évader. C'est quelqu'un d'autre qui m'a fait évader. Tout cela m'a paru extraordinairement providentiel. Dieu était là, pour moi, vraiment le Dieu vivant, pas un objet de croyance, mais quelqu'un qui m'avait pris par la peau du cou en quelque sorte.

Cela se liait d'ailleurs à une décision. La veille, je m'étais dit que je ne tiendrais pas le coup, que je risquais de parler. Chaque jour on me transférait de la Feldgendarmerie à la Gestapo. Alors

---

<sup>4</sup> L'orateur a sans doute fait un geste pour accompagner son propos (NDLR).

la solution serait de partir comme si j'allais m'évader, on me tirerait dessus et je ne risquerais plus de parler. Puis je me suis dit que cela équivaldrait à un suicide, et je me suis souvenu de la parole de saint Paul : *"Aucune épreuve ne vous est survenue, qui passât la mesure humaine. Dieu est fidèle : il ne permettra pas que vous soyez éprouvés au-dessus de vos forces, mais avec l'épreuve, il vous donnera le moyen d'en sortir et la force de la supporter"* (1 Cor 10,13).

J'ai donc décidé de ne pas le faire, et c'est la nuit-même, à minuit, qu'on m'a transféré à la villa de la Gestapo et que ce capitaine est intervenu. Vous voyez, les événements se sont enchaînés sur une parole de l'Écriture, et je vous assure que quand j'étais en haut du col, je sentais vraiment que c'était Dieu qui m'avait tiré de là. Donc, Dieu n'était plus un objet de croyance, c'était le Dieu vivant.

### **L'importance de la loi morale**

Après la guerre, il y a eu une période de cinq ans, une période d'études, d'abord mon diplôme d'études supérieures de philosophie, ensuite mes études de théologie. J'avais vingt-sept ans. C'est l'époque où un homme regarde les femmes, et se sent regardé par elles. Donc, cela a été une période de tentation. Et cela me donne l'occasion de souligner l'importance dans la vie chrétienne de ce que l'on appelle, d'un mot un peu rébarbatif, l'ascèse.

Nous sommes passés d'un extrême à l'autre. Il y a eu une époque où on ne voyait comme faute que le péché contre la chair, et puis, par réaction, il y a eu une époque où on a souligné à juste titre les péchés contre les frères et où on a été, à mon avis, d'une indulgence excessive envers ce que j'appellerai le laxisme dans le domaine sexuel. Je suis profondément convaincu qu'actuellement, lorsque les gens perdent la foi, neuf fois sur dix c'est parce que quelque chose s'est émoussé en eux à la suite d'un relâchement dans ce domaine.

Je pense que l'on ne peut absolument pas sous-estimer l'importance d'une certaine pureté dans ce domaine. Son on perd cela, il y a un sens de Dieu qui s'émousse. Et si le sens de Dieu se perd, on trouve ensuite un tas d'arguments philosophiques pour se justifier. Mais la cause de la perte de la foi est dans l'impureté.

Je pense donc que l'ascèse, que l'on trouve à travers toute la tradition orthodoxe, est quelque chose de capital à tous âges, et particulièrement dans la jeunesse. Ce qui m'a aidé, c'est une confusion de mots. Je lisais dans les Dix Commandements le mot *adultère* comme synonyme du mot *fornication*, ce qui évidemment n'est pas vrai linguistiquement, mais moralement c'est peut-être vrai. Et c'est une chose qui m'a aidé dans des moments difficiles.

Il y a des moments dans la vie où je pense qu'il faut s'accrocher à la loi parce qu'on se trouve uniquement avec la loi, où l'on ne sent plus ce qui est vrai ou ce qui est faux, ce qui est bien et ce qui est mal, et qu'on ne peut plus alors que s'accrocher aux commandements. Quand on est dans l'obscurité il faut s'accrocher aux commandements, et tenir jusqu'à ce qu'on ait tourné le cap.

### **Etre seul face à Dieu**

Je devais avoir trente ans quand j'ai assisté pour la première fois à un office de vêpres. C'est vous dire que je n'ai pas eu du tout, ni dans mon enfance, ni dans ma jeunesse, de formation liturgique, et cela a eu peut-être l'avantage que j'ai découvert la liturgie petit à petit et que je continue à la découvrir.

La liturgie de la Résurrection, par exemple, je l'ai découverte très tardivement, car je n'y avais jamais assisté comme jeune homme. Cette découverte que j'avais eue en lisant l'Évangile de

Jean a fait que lorsque j'ai commencé comme adulte, à vingt-six, vingt-sept ans, à aller à la liturgie pascale, cela a été pour moi une expérience bouleversante, cela ne faisait pas partie de mon habitude. Je me souviens de deux détails quand j'étais au monastère.

L'un, lorsque les moines ont chanté la neuvième ode des matines de la Résurrection, il y a juste un moine qui a chanté : *Resplendis, resplendis, nouvelle Jérusalem...* et il a chanté cela de telle façon qu'on avait vraiment l'impression qu'il voyait la Jérusalem céleste. C'était vécu, on le sentait véritablement dans l'attente de la Jérusalem céleste. Alors, j'ai découvert ces paroles, cela m'a marqué, et aujourd'hui encore, quand on parle de la Jérusalem céleste, je relis le texte d'Isaïe (Isaïe 60,1...) et cela prend pour moi un relief particulier parce que je me souviens avoir entendu ce moine le chanter de cette façon vécue. Le danger, pour un orthodoxe, est souvent de se laisser aller au ronronnement de la liturgie, et lorsque, de temps à autre, il y a des paroles de la liturgie qui font *tilt*, on découvre ce qu'elles représentent.

Dans les monastères, la liturgie dure toute la nuit. Donc, en sortant de la liturgie, le matin après avoir dormi deux ou trois heures, je suis allé me promener un petit peu dans les collines. Il y avait là un petit berger qui m'a vu à cinquante mètres et qui m'a crié de toute la force de ses poumons : *Christos anesti !*<sup>5</sup>. Et alors là, j'ai découvert que ce n'était pas une salutation, mais l'annonce de la Bonne Nouvelle. Dans ma paroisse, pour beaucoup de gens, c'est un souhait ; cela équivaut à *Joyeuses Pâques !* Je me souviens d'avoir dit à un paroissien : *Christ est ressuscité !* et il m'a répondu : *Pour vous aussi.* Au contraire, le matin de Pâques aux alentours de mon monastère, c'était vraiment la Bonne Nouvelle : je vois encore ce gosse dans la colline me criant : *Christ est ressuscité !*

Donc, ce séjour au monastère m'a beaucoup marqué. Je n'y ai passé que cinq mois. A l'origine, j'étais allé au monastère uniquement pour apprendre, si je puis dire, mon métier de prêtre. Je n'y étais pas allé avec une sorte de vocation monastique. Ce que je voulais, c'était être prêtre, et il fallait que j'apprenne comment on célèbre une liturgie. Et au monastère, j'ai découvert ce qui est, je crois, l'essentiel de la vie monastique, à savoir de ne pas vivre pour l'opinion des autres, de vivre pour ce que Dieu pense de nous. On m'a appris là que *moine* veut dire seul avec Dieu seul. Je pense que ce n'est pas seulement vrai des moines.

Je me souviens de m'être foulé la cheville quand j'étais étudiant et d'avoir été obligé de rester quinze jours seul dans ma chambre. Cette solitude m'avait pesé et j'avais été très malheureux, seul dans cette pièce. Au contraire, au monastère, j'ai découvert l'importance d'être seul face à Dieu. Essayez quand, parfois, vous avez le privilège d'être seul dans votre chambre, si vous avez une chambre à vous, de ne pas aussitôt ouvrir le transistor ou le poste de télévision.

On a souvent peur d'être seul. Au contraire, il faut rechercher la solitude. Dans tous les moments graves de la vie, on est seul face à Dieu, que ce soit quand un homme et une femme prennent la décision de se marier, ou que ce soit devant la mort, quand il y a des décisions graves à prendre, on peut d'abord demander des conseils aux uns et aux autres, mais la décision se prend seul, face à Dieu seul, et je crois que le principal enseignement dans les monastères, c'est de s'habituer à ce qui est l'essentiel dans la vie : être face à Dieu, sous son regard et son regard seul.

### **Les premières années de prêtrise**

Je suis devenu prêtre au début des années cinquante et je suis arrivé directement dans la paroisse de Marseille en juillet 1950. Il y a une première période dans ma vie de prêtre qui a

---

<sup>5</sup> "Christ est ressuscité" (grec).

duré à peu près douze ans, entre 1950 et 1962. En 1962, j'ai eu une grave maladie, cela a marqué une coupure.

Pendant les douze premières années, ma vie de prêtre a été centrée sur deux préoccupations, l'une que j'appellerais évangélisation : annoncer le Christ crucifié, le Christ ressuscité, donc surtout orientée vers les enfants et les jeunes. J'ai cherché surtout à transmettre la conviction que le Christ était vraiment ressuscité, que ce n'étaient pas de vaines paroles ; oui, que Jésus avait vraiment marché sur les eaux, que l'Evangile, ce n'est pas de la mythologie. C'était une préoccupation centrale.

Quant à l'autre préoccupation, un vieux prêtre catholique m'avait donné un conseil. Il m'avait dit : quand tu seras en paroisse, occupe-toi d'abord des jeunes et des vieillards, et le reste suivra. Donc, pour les jeunes, c'était l'évangélisation. Les vieillards, eux, à l'époque, dans la paroisse de Marseille, ils étaient très pauvres et très malheureux. Donc, la deuxième aile, si je peux dire, de mon action paroissiale, était cette préoccupation des personnes âgées, qu'il fallait aider. On a réussi à mettre sur pied une maison de retraite, et à l'époque, il n'y avait pas le minimum vieillesse qu'il y a actuellement. Cela correspondait vraiment à un besoin de tirer des vieillards de la misère.

Donc le "*Allez, enseignez toutes les nations...*" (Matthieu 28,19), et Matthieu 25 étaient mes deux préoccupations essentielles <sup>6</sup> . C'était relativement peu "théologique".

### **La Trinité, la liturgie et la conciliarité**

En 1962, j'ai passé six mois à l'hôpital, dont cinq mois sans mettre le pied à terre. C'était un genre de rhumatisme articulaire qu'ont d'habitude les enfants, et j'étais totalement paralysé. Cela avait atteint tous les organes, y compris les poumons et le cœur. Après cela, j'ai eu six mois de convalescence. Cela correspondait à l'époque des fameuses rencontres entre Athénagoras et Paul VI, l'époque de la grande mode de l'œcuménisme.

Vers la fin de cette période de convalescence, qui a été une période de lectures et de réflexion, on m'avait demandé, dans le petit village de Dieulefit, dans la Drôme, où je me trouvais, de faire une ou deux conférences. Cela a été le début d'une période un peu nouvelle où j'ai commencé à faire des causeries à droite et à gauche, ce qui m'a poussé à une réflexion théologique.

A partir de ce moment, mon ministère paroissial a pris une dimension beaucoup plus théologique que pendant les premières années. Pendant les quelques années qui ont suivi, je me suis intéressé principalement à trois genres de sujets.

C'est pendant cette période que j'ai un peu découvert la Trinité. On parle toujours de l'Orthodoxie et de la Trinité, mais je n'avais jamais réfléchi là-dessus, et donc en commençant à faire des causeries, des conférences sur la Trinité, j'ai été amené à découvrir que Dieu est Trinité, qu'un Dieu-Amour ne peut pas être un Dieu qui ne serait qu'une personne. Ce serait un monstre d'égoïsme. Si c'est un Dieu d'amour, il est plusieurs personnes parce qu'il faut être plusieurs pour s'aimer. Dieu est Amour parce que les trois Personnes divines s'aiment d'un amour si parfait qu'elles sont vraiment un seul être.

A cette époque, la Trinité est devenue pour moi une réalité existentielle, et j'ai compris pourquoi on disait : *Saint Dieu, Saint fort, Saint immortel, aie pitié de nous*, trois fois : au Père et

<sup>6</sup> Il s'agit du passage de Matthieu 25, 31-46 consacré au Jugement dernier : "...J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait" (NDLR).

au Fils et au Saint-Esprit. Au Père, en pensant au Fils et au Saint-Esprit ; au Fils, en pensant au Père et au Saint-Esprit ; au Saint-Esprit, en pensant au Père et au Fils.

Ma deuxième préoccupation importante pendant toute cette période a été le sens et la structure de la liturgie. J'ai repris ces idées dans le chapitre de *Dieu est vivant* consacré à l'Eucharistie <sup>7</sup>. La liturgie est une offrande de pain et de vin faite en commémoration de la mort et de la résurrection du Christ — *Faites ceci en mémoire de moi* —, une commémoration qui devient participation par la descente du Saint-Esprit. Petit à petit, j'ai découvert, en étudiant les liturgies anciennes, le sens de la liturgie, et pourtant je célébrais la liturgie depuis onze ans, mais c'est là que j'ai commencé à redécouvrir la liturgie et son sens.

Un troisième problème qui m'a préoccupé à cette époque, ce fut le sens de la conciliarité. Ayant à en parler à des catholiques, et donc à montrer ce qui distingue la pratique et la foi orthodoxes de la conception catholique-romaine de la primauté du pape, j'ai été amené à découvrir l'importance du concile, du fait qu'il faut être deux ou trois...<sup>8</sup> Je n'insiste pas sur ce point. C'est le thème selon lequel il faut être ensemble dans l'Eglise, que l'Eglise est à l'image de la Trinité. Il y a eu beaucoup de suites à ce thème qui, à mon avis, est au centre même du dialogue œcuménique.

### La célébration en français

C'est en 1964, juste quand je revenais de ma convalescence, dans le train entre Valence et Marseille, que j'ai arraché à notre métropolitain de l'époque l'autorisation de célébrer la première liturgie en français. C'était mon rêve depuis le début. La première fois que j'avais dit une prière en français à l'occasion d'un mariage mixte, le recteur de la paroisse de l'époque m'avait dit : Tu as profané notre Eglise. Vous ne pouvez pas vous rendre compte d'où nous sommes partis dans ce domaine. C'était la même chose chez les vieux Russes. Se servir d'une autre langue que le grec ou le russe, c'était trahir les racines, la patrie, la vraie Tradition.

J'ai donc obtenu l'autorisation de célébrer en français et j'ai pu commencer à dégager la communauté liturgique de la communauté ethnique. La paroisse de Marseille était une paroisse grecque, où les gens étaient orthodoxes parce qu'ils étaient de parents grecs, et dès que j'ai commencé à célébrer en français, il y eut des personnes d'origine russe, libanaise ou grecque, mais il n'y avait encore guère de Français.

Cela a été une occasion de lutte, parce que c'était quelque chose de nouveau dans la paroisse. Les Grecs disaient : c'est le dimanche de la liturgie catholique. Si on célébrait en français, c'était catholique, et cela a provoqué une certaine hostilité.

Peu après sont arrivés les colonels en Grèce, et ce fut une période très conflictuelle. Il fallait que les Eglises dites grecques fussent mises au service de la politique. Je me suis trouvé engagé dans un grand combat pour l'indépendance de l'Eglise vis-à-vis du pouvoir politique : conflit avec le consul de Grèce, conflit avec l'épiscopat, parce que j'impliquais mon évêque dans des situations impossibles, parce que les autorités politiques s'en prennent toujours aux évêques.

Ce fut une période extrêmement conflictuelle jusqu'au départ des colonels. Mais je crois qu'en définitive, cela aura aidé non seulement la paroisse mais le diocèse lui-même à se libérer de l'emprise politique. Il y a eu une prise de conscience générale dans le diocèse que l'Eglise n'était pas là pour servir le pouvoir politique. C'était toujours inavoué. Aucun évêque de Russie ou de

<sup>7</sup> *Dieu est vivant. Catéchisme pour les familles*, par une équipe de chrétiens orthodoxes. Chap. VIII et IX, pp. 312-332. Paris, Ed. du Cerf, 1979 (NDLR).

<sup>8</sup> Allusion à Matthieu 18,20 : "...Là où deux ou trois se rassemblent en mon nom, là je suis, au milieu d'eux" (NDLR).

Roumanie ou de Grèce n'a jamais reconnu qu'il était au service du pouvoir politique. Mais dans ce cas, cela s'est dit. Je crois que c'est un combat qui a eu un sens.

Au bout de dix ans, j'ai obtenu l'autorisation de célébrer une deuxième liturgie en français. Il y a un principe dans l'Eglise qui me paraît très beau, et je vous le signale : il faut toujours tirer sur la corde, mais ne jamais la casser. Il y a une lourdeur dans l'Eglise, lourdeur des habitudes, souvent des mauvaises habitudes, et si on veut jouer au réformateur à la façon protestante, on casse, et alors ce n'est plus l'Eglise. Et si on se résigne, alors c'est la mort, et ce n'est plus l'Eglise non plus.

Alors, les jeunes, il faut toujours que vous tiriez l'Eglise, sans jamais rompre la corde, et ne jamais renoncer à tirer. Il faut beaucoup de persévérance et de patience, mais une patience qui ne soit jamais un renoncement, une patience où l'on tire tout le temps. Là, vous allez voir comment petit à petit on découvre ces choses à travers cette liturgie en français.

Je me souviens comment, un Vendredi saint, le père Jean Gueit, qui dirigeait la chorale, a chanté la prophétie d'Ezéchiel (chap. 37). Pour moi, ce fut une révélation. Dans l'Eglise grecque, le chantre lit la prophétie d'Ezéchiel vite, vite, en grec ancien que personne ne comprend et cela passe totalement inaperçu. et à moi-même, la prophétie d'Ezéchiel était toujours passée totalement inaperçue. Et la façon du père Jean Gueit de chanter la prophétie d'Ezéchiel, le Vendredi saint, est extraordinaire.

Ce chant, exécuté devant la tombe du Christ, alors qu'on est dans l'attente de la Résurrection, m'a fait une impression bouleversante. Cette plaine d'ossements, ces os qui se relèvent, ce cliquetis d'ossements qui se rassemblent et se revêtent de peau, puis de chair et puis d'esprit, et tout ce peuple debout, alors qu'on sait que le surlendemain, on va chanter : Christ est ressuscité, et que ce texte a été écrit quelques siècles avant ! Là de nouveau, j'ai découvert quelque chose dans la liturgie.

A peu près à la même époque, ou quelques années après, j'ai découvert aussi que la tombe du Christ était le laboratoire où le corruptible devenait incorruptible. C'est tout le thème de l'office du Vendredi saint ; mais cette transformation de notre nature corruptible et mortelle, le grand Samedi, dans la tombe du Christ, en nature incorruptible et en nouvelle création, je l'ai découverte dans l'office du Vendredi saint, en célébrant en français. De nouveau, on sortait du ronronnement.

### **L'église Saint-Irénée, la communauté de l'Eglise**

Puis, vers l'année 1978, on a commencé à construire l'église Saint-Irénée. Et nous avons dans la paroisse un vieillard qui a aujourd'hui 99 ans <sup>9</sup>, et qui a beaucoup contribué à la construction de cette église. Il nous avait dit : il faut d'abord construire une salle de réunion, avant de construire une église. Avant de construire une église il faut que les gens se rassemblent. Cette idée m'a marqué, et c'est là que j'ai découvert que l'Eglise est une communauté.

Vous voyez, ce sont des choses banales, que vous entendez dans les homélies, les cours, etc..., mais il faut les découvrir comme réelles : l'Eglise est une communauté. Il faut d'abord que des gens se rassemblent et se connaissent, et se rassemblent non pas par affinité sociale, ethnique, ou par affinité d'âge, non pas dans des messes d'étudiants, d'immigrés grecs ou russes, mais il faut qu'ils se rassemblent par la foi commune en la vérité orthodoxe du Christ, et c'est ce rassemblement qui

<sup>9</sup> Né en 1890, Alexandre Yakimanski avait, en effet, en février 1990, date de la conférence, 99 ans (NDLR du SOP).

est l'Eglise. Je ne l'ai pas appris dans les facultés de théologie, mais en même temps que, petit à petit, on édifiait la communauté en édifiant les bâtiments.

L'Eglise est une communauté de foi rassemblée autour du Christ et où, par conséquent, le lien vertical — le Christ et moi — et le lien horizontal — mes frères et moi — se rencontrent. On ne dit pas : *mon Père*, mais *notre Père*. Il faut aussi le vivre et le découvrir pour que l'Eglise soit vivante.

Du même coup, lorsque l'église a été terminée et que la communauté a existé, j'ai fait la découverte, petit à petit, de ce que j'appellerai *l'épiclèse communautaire*. Le mot *épiclèse* est très à la mode chez les orthodoxes. On parle toujours de l'épiclèse<sup>10</sup>. Moi-même, en étudiant la liturgie, j'avais beaucoup insisté sur l'épiclèse et sur l'importance d'appeler le Saint-Esprit sur nous et sur les dons. Mais je me suis rendu compte petit à petit que l'épiclèse ne devait pas être seulement la prière du prêtre, mais de toute la communauté. Pour la réalité d'un sacrement, il faut que la communauté prie. Il faut que l'appel au Saint-Esprit soit l'œuvre de tous<sup>11</sup>.

Pourquoi voulez-vous que le Saint-Esprit descende si personne ne l'invite et si l'on ne pense, lors d'un mariage, qu'à prendre des photographies ? Cela devient du théâtre. D'où cette expression d'épiclèse communautaire. L'appel au Saint-Esprit doit être l'œuvre et la prière de toute l'assemblée signifiées par l'*Amen* en réponse à la prière prononcée par le prêtre.

Avant de célébrer un baptême ou un mariage, je dis aux fidèles : vous êtes responsables du sacrement qui va être célébré. Il dépend de vous que ce soit un sacrement. L'Eglise est faite de personnes humaines. Il a suffi de dix personnes pour que Sodome ne fût pas détruite, mais il en fallut tout de même dix (Genèse 18,32). Donc, s'il n'y a personne dans l'église pour prier, est-ce que le Saint-Esprit va venir ? Dans un mariage orthodoxe, les couronnes représentent la venue du Saint-Esprit. Le laïc qui échange les couronnes est censé invoquer aussi le Saint-Esprit, et s'il fait cela machinalement, il n'exerce pas son sacerdoce royal.

Je suis allé un peu plus loin récemment (je ne sais pas si je suis allé trop loin). Dans une conférence, je me suis demandé si, lorsqu'il y a tellement de divorces, ce n'est pas parce que, finalement, les gens n'ont pas été vraiment mariés ! Il y a, dans l'*Apocalypse*, une phrase, adressée, je crois, à l'Eglise d'Ephèse, où le Christ dit : *Méfie-toi que ton flambeau ne te soit pas enlevé* (Apoc 2,5).

L'Eglise universelle a une promesse de pérennité, mais aucune communauté particulière n'a cette promesse. Rien ne nous dit que notre paroisse, que notre Eglise locale sera éternelle. De l'Eglise d'Afrique du Nord du temps de Cyprien et d'Augustin, il ne reste rien. Des Eglises d'Asie Mineure, qui ont eu un passé extraordinaire, il ne reste rien. Que reste-t-il aujourd'hui de l'Eglise d'Ephèse, de celle de Smyrne, etc... ? Alors, que restera-t-il de notre Eglise orthodoxe de Paris ou de Marseille dans dix, vingt ou cinquante ans ? Cela dépendra de notre foi et de notre style de vie. [...]

<sup>10</sup> Du grec : *épi* = sur et *kalédô* = j'appelle. Le sens est : *invocation* (NDLR).

<sup>11</sup> Cf. le début de la prière d'invocation (*épiclèse*) au Saint-Esprit : "*Nous t'offrons encore ce culte spirituel et non sanglant, nous t'invoquons et nous te supplions : envoie ton Saint-Esprit sur nous et sur ces dons devant toi déposés...*" (NDLR).

## Le Paradis

Toujours dans le domaine des découvertes, celle-ci sans aucun rapport avec la précédente. En octobre dernier, nous avons organisé notre mini-congrès dans la banlieue marseillaise, sur le thème du péché originel. Pour préparer mon intervention à ce congrès, je me suis posé la question de ce qu'était le Paradis d'où Adam et Eve avaient été chassés. Les enfants du catéchisme me posaient souvent la question : est-ce que cela s'est passé après ou avant l'homme de Cromagnon ? J'ai pris la question au sérieux.

J'avais remarqué la phrase de la liturgie de saint Basile : *Et avec justice alors, tu chassas Adam dans ce monde*. En d'autres mots, dans l'interprétation de saint Basile, le Paradis où se trouvaient Adam et Eve n'était pas de ce monde. C'était un autre monde. Or, le Christ dit au bon larron : *Aujourd'hui avec moi tu seras dans le paradis* (Luc 23,43). Donc, le Christ lui-même apparemment identifie le Paradis où le bon larron va entrer avec celui dont Adam et Eve avaient été chassés. Ce Paradis n'était donc bel et bien pas de ce monde.

Après avoir fait ce rapprochement, j'ai constaté pendant les offices de Noël — je crois que c'est pendant l'office des matines — qu'il y a un endroit où nous demandons à entrer dans l'Eden dont nous avons été chassés<sup>12</sup>. Et également, dans notre office des défunts, il est dit : *Fais-moi de nouveau citoyen du paradis*<sup>13</sup>. On prie pour que le défunt devienne de nouveau citoyen du Paradis.

## Devenir orthodoxe

J'ai cité cela pour montrer qu'à soixante et onze ans, et après trente-neuf ans de sacerdoce, je suis tout le temps en train de découvrir le sens de telle ou telle phrase de la liturgie, et de devenir orthodoxe. C'est l'idée essentielle que j'ai voulu faire ressortir. J'ai l'impression qu'il faut une vie entière pour devenir orthodoxe. La foi chrétienne est tellement riche et tellement profonde, et la Tradition orthodoxe est tellement stupéfiante, qu'on n'a jamais fini de découvrir. Ne disons jamais : c'est acquis. On a tout le temps à découvrir le sens d'une parole de l'Écriture ou le sens d'une phrase de la liturgie.

Prenez les offices de la Semaine sainte. Je les ai découverts très tardivement, mais je n'ai jamais fini de les découvrir. Actuellement encore, je découvre toujours un nouveau sens dans une phrase de la liturgie, je cherche. "*Cherchez et vous trouverez*" (Matthieu 7,7). Et ne dites jamais : je suis orthodoxe et untel ne l'est pas. Non, je suis en train de devenir orthodoxe. Je n'ai pas fini de devenir orthodoxe et vous non plus !

On m'a demandé une sorte d'autobiographie et j'ai voulu que ce soit le récit de la découverte de l'Église que j'ai faite progressivement et que je n'ai pas encore terminée.

*[Texte établi par Daniel BRESSON  
d'après un enregistrement.]*

---

<sup>12</sup> Il s'agit en fait de l'office des vêpres (le père Cyrille improvisait et citait de mémoire) : "...*Je participe aux délices du paradis dont la désobéissance m'avait exclu...*" (Premier stichère du lucernaire) (NDLR).

<sup>13</sup> Office des funérailles. Troisième tropaire des Eulogitaires (NDLR).

---

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN

Réalisation : Serge TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Commission paritaire : 56 935

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

SCP mensuel    SOP + Suppléments

France            180 F            400 F

Autres pays      210 F            500 F

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

Tarifs PAR AVION sur demande

---